

**Israël a bloqué la  
« Marche du retour ».  
Les Palestiniens ont  
tout de même  
commémoré la Nakba**



Après que la police eut empêché le défilé principal, des familles se sont rendues dans des villages dépeuplés à travers tout le pays, afin de perpétuer le souvenir de ce qui a été perdu en 1948.

*Photo : Les Palestiniens des territoires occupés de 1948 participent à la dernière marche du retour autorisée par Israël, le 15 mai 2024 © Al-Jarmaq News*

Chaque année, à l'occasion de la fête de l'indépendance d'Israël, des milliers de citoyens palestiniens d'Israël participent à la « Marche du retour », une

manifestation annuelle qui se rend sur le site d'un village palestinien différent, dépeuplé en 1948. Organisée par l'Association pour la défense des droits des personnes déplacées à l'intérieur du pays (ADRID), la marche de cette année devait se diriger vers Al-Damun, près d'Acre. Mais les restrictions draconiennes imposées par la police israélienne ont contraint à son annulation, marquant ainsi la deuxième année consécutive où elle n'a pas eu lieu.

À la place, les organisateurs ont transféré la commémoration en ligne, proposant un programme virtuel comprenant des discours du président du Haut Comité de suivi, Jamal Zahalka, du journaliste juif israélien Israel Frey et de représentants de l'ADRID, ainsi que des spectacles culturels et des témoignages enregistrés d'anciens déplacés en 1948.

Pourtant, l'absence d'un défilé central n'a pas empêché les Palestiniens de commémorer la Nakba à leur manière. Tout au long de la semaine de la fête de l'indépendance d'Israël — marquée chaque année par les organisateurs de la Marche du retour avec le slogan « Leur indépendance est notre Nakba » —, des centaines de personnes se sont rendues de leur propre initiative sur les sites des villages détruits à travers le pays.

Ils sont venus en plus petit nombre et sans coordination centralisée, mais avec le même objectif : commémorer la destruction de plus de 500 communautés palestiniennes lors de la campagne de nettoyage ethnique qui a ouvert la voie à la création d'Israël. Des familles sont retournées sur les terres dont elles avaient été déracinées, partageant des repas et des récits transmis de génération en génération.

Dans le village de Miska, près de la ville à majorité juive de Kfar Saba, des dizaines de militants juifs se sont joints aux descendants des personnes déplacées du village, défilant sur le site où seuls deux murs de la mosquée principale sont encore debout. Amjad Shbita, secrétaire général du parti politique Hadash, dont la famille a été déplacée de Miska, a déclaré que la marche annuelle organisée là-bas n'avait cessé de prendre de l'ampleur ces dernières années. Cette année, a-t-il ajouté, les efforts visant à bloquer la Marche du retour centrale ont eu l'effet inverse : au lieu de concentrer l'attention en un seul endroit, ils ont suscité un regain de visites dans de nombreux villages.

Des centaines de personnes se sont également rassemblées à Al-Damun, la destination initiale de la marche principale. Cette fois-ci, l'organisation s'est étendue au-delà de l'ADRID pour inclure des comités familiaux locaux. Ces

dernières années, des groupes similaires ont vu le jour dans de nombreuses communautés déplacées, reliant les descendants de deuxième, troisième et quatrième générations — parfois via des groupes WhatsApp, et dans d'autres cas par le biais de visites régulières et d'activités collectives.

### « Je viens d'Al-Mujaydil »

Par un matin de printemps, Saeed Nakhash, 80 ans, connu sous le nom d'Abu Jihad, se promenait dans un parc de la ville de Migdal HaEmek, au nord d'Israël. Portant un grand plat, il a appelé les personnes présentes — des Palestiniens de tous âges — à se rassembler autour de la table. Au menu : mujaddara, salade et yaourt.

Mais il ne s'agissait pas d'une réunion de famille dans son jardin. Le parc se trouve au sommet des ruines d'Al-Mujaydil, le village d'où Nakhash et d'autres de sa génération ont été expulsés en 1948 par les forces paramilitaires sionistes.

Avant cette guerre, Al-Mujaydil comptait plus de 2 000 habitants palestiniens. La plupart étaient musulmans, les autres étaient des chrétiens orthodoxes grecs et catholiques. Le village comptait une mosquée, deux églises et quelque 18 000 dunams de terres agricoles environnantes, où les habitants cultivaient des céréales et des olives. Le 15 juillet 1948, il a été pris par les forces de la Haganah qui en ont expulsé toute la population. Beaucoup, comme la famille de Nakhash, se sont réinstallés à Nazareth ou à Yafi'a, tout près ; d'autres ont fui vers le Liban, la Syrie et la Jordanie.

« C'est ici que se trouvait le cimetière musulman du village, et il y a également deux cimetières chrétiens », a déclaré Nakhash à +972, debout au bord du parc. Des fragments d'arcs et de poutres métalliques jonchaient l'herbe — dernières traces visibles du village qui se dressait autrefois à cet endroit.

Migdal HaEmek a été fondé en 1953 en tant que camp de transit pour les immigrants juifs en provenance des pays arabes (« ma'abara »), plusieurs années après la destruction d'Al-Mujaydil. Au cours des années qui ont suivi, se souvient Nakhash, les décombres du village sont restés empilés. « Plus tard, ils ont déplacé les décombres vers la pente voisine, près du cimetière. Ils en ont recouvert une partie et ont créé un grand monticule. C'est sur ce monticule que nous nous trouvons actuellement », a-t-il déclaré. « Les arbres qui nous entourent et cette magnifique végétation — ils ont poussé sur les ruines de nos maisons. »

Nakhash n'avait que deux ans lorsque sa famille a été expulsée. L'histoire de leur déplacement lui a été racontée tout au long de son enfance : ils sont partis en passant par la vallée séparant Al-Mujaydil de Yafi'a. La plupart des familles ont continué vers la plaine d'Al-Battuf, mais la sienne est arrivée à Arraba, où on leur a conseillé de retourner à Nazareth dans l'espoir qu'ils soient un jour autorisés à regagner leur village.